# La Rivière enverse. De la Tristesse à la Liesse

Yves Ouallet

*Sortir, c'est vivre ;*
*rentrer, c'est mourir.*

Près de l'endroit qui est devenu mon refuge quand j'ai décidé de partir de *chez moi*, un chalet des Alpes qui est pour moi comme un refuge de haute montagne où l'on vient passer la nuit, fourbu par la marche, la bise, la neige, le soleil qui est plus proche que lorsque l'on est en bas, un refuge au bord du chemin et non une case, une *casa*, un *chez* – un seuil vers l'ailleurs, un point de départ, un camp de base – se trouve un petit village qui s'appelle *La Rivière Enverse*. Il est en effet situé sur l'*envers* de la montagne, sur l'ubac, c'est-à-dire sur le versant le moins ensoleillé, et non sur l'adret. En Savoie, dans le Val d'Aoste et dans le Jura, on ne dit pas l'ubac : on dit l'*envers*. De même, ayant vécu trois ans dans le Pays de Gex, j'habitais non loin de la *Combe de l'envers*, qui s'enfonçait dans l'ombre du Grand et du Petit Montrond. Y habiter signifie aller à l'inverse du bon sens, du sens commun – qui comme on le sait est *la chose du monde la mieux partagée*. Peut-être qu'il existe un envers du discours de la méthode qui consisterait à penser l'inverse du bon sens, l'envers des lieux les plus fréquentés, l'envers de l'endroit.

Si nous voulons découvrir l'inconnu, il nous faut remonter la *Rivière enverse*, ou la *Combe de l'envers*.

Si nous voulons fuir l'inhumanité de l'homme et avoir une chance de trouver quelque part l'humanité, il faut prendre le chemin de l'envers et traverser d'abord tout ce qui n'est pas humain – le minéral, le végétal, l'animal.

Puis, peut-être, au fond d'une vallée coupée du monde, on aura la chance de retrouver la *Source aux fleurs de pêchers*, et le village heureux, hors de l'Histoire, que découvrit en remontant la rivière le pêcheur de Tao Yuan-ming. Il faut d'abord se perdre hors de l'humain pour chercher l'humanité de l'homme.

À celui qui a pris le chemin de l'envers et qui a remonté la rivière enverse, il est alors permis de dévoiler le caché, d'imaginer le réel voilé et de penser le possible.

Engageons-nous sur le chemin de l'envers, remontons la rivière enverse.
Prenons l'exil à l'inverse, prenons le seuil à l'envers.

Il faut penser le seuil comme une sortie et non comme une entrée.

Il faut imaginer un exil heureux.

*

L'exil est une sortie. Es-tu capable de ne pas te retourner comme Orphée, mais de regarder en avant, vers l'à venir, vers ce qui advient ? Toi qui t'en vas, peux-tu transformer l'en-aller en venue ? Toi l'étranger que l'on n'accueille pas, peux-tu accueillir le reste du monde ? Toi que l'on a banni ou qui as décidé de partir, toi le proscrit, toi que l'on a chassé ou qui as pris la fuite, toi l'étranger que les autres ne reconnaissent même plus comme humain – es-tu capable de faire que rien de non-humain ne te soit étrange, et ensuite, encore plus difficile, d'accepter que *rien d'humain ne te soit étranger* ?

Toi qui dans l'univers était devenu *L'Etranger* – toi pour qui l'Humain était jeté, perdu, égaré dans un monde absurde – es-tu capable de devenir celui pour qui *rien du monde ne soit étranger* ?

Il faut imaginer l'Etranger heureux.

Ovide, qui avait écrit *Les Métamorphoses* et *L'Art d'aimer*, inventa la littérature de l'exil – qui fut d'abord poétique. Il la nomma : *Tristia*. Depuis, l'Exil s'est écrit : *Les Tristes*. *Tristitia*, la Tristesse, préside désormais à l'exil. Dante, fuyant la condamnation à mort qui le menace, cultive la nostalgie de Florence, mais en même temps il devient universel en quittant son bel San Giovanni – il commencera par aller étudier à Bologne puis à la Sorbonne. Mais les *Tristes* ont encore de beaux jours devant eux, jusqu'à aujourd'hui. Ossip Mandelstam avait déjà écrit ses *Tristia* en 1922, parus à Berlin, lorsque la notion d'exil avait encore un sens, avant qu'elle ne s'efface devant celle de la déportation – lui qui dans les années trente ne sortira plus jamais sans son exemplaire de la *Divina Commedia* en poche, car il voulait l'avoir avec

lui lorsqu'il serait arrêté – et il l'avait sur lui lors de sa première arrestation, mais lors de la seconde arrestation qui le mena vers la mort anonyme dans le camp de transit de Vladivostok, il ne l'avait plus. Au-delà des *Tristia*, la lucidité terrible foudroie toute sentimentalité : « J'ai la chance de vivre dans un pays où la poésie compte. On tue des gens parce qu'ils en lisent, parce qu'ils en écrivent ». Mandelstam refusa jusqu'au bout, raconte encore son épouse Nadejda (en russe : « espoir ») dans son livre de souvenirs *Contre tout espoir*, « à la catastrophe imminente de jeter une ombre sur la beauté de l'instant présent ».

Il faut *partir* du désespoir.

Est-il possible d'oser poursuivre ce vœu absolument désespéré de Mandelstam en direction de la joie, de le prolonger en souhaitant faire le chemin inverse de l'Histoire – qui anéantit les seuils de l'exil qui se nommèrent historiquement *bannissement*, *proscription*, *relégation*, *expulsion*, dans le seuil ultime de la *déportation* ?

Est-il possible d'entendre la réponse de Marina Tsvetaeva, qui écrira : « Tout poète est par essence un émigré, même à l'intérieur de la Russie . . . un émigré exilé de l'Eternel dans le temps – un réfractaire au retour en son propre ciel » ?

Est-il possible de métamorphoser l'exil, de faire le deuil de la tristesse, d'accomplir le deuil de l'origine, de réaliser enfin le deuil du deuil – et de le nommer *Laetitia*, *Liesse* ? Un recueil de poèmes d'exil, *Laeta*, *Les Liés* ? Qui connait encore aujourd'hui le vieux mot français *lié* qui voulait dire « joyeux » ? Qui se souvient de nos jours que l'expression « faire chère lie » signifie à l'origine « faire une figure (*cara*, visage) peine de liesse, joyeuse » avant de désigner la figure réjouie de celui qui fait *bonne chère* ?

*

Depuis l'origine le seuil est lié au sol.

Puis il s'est lié à l'ouverture de la grotte, à la porte et à l'homme qui se tient debout devant elle, les pieds reposant sur le morceau de sol qui délimite l'entrée et la sortie de la grotte. Le sens du seuil dépend de la position et du regard de l'homme qui se tient debout devant l'ouverture, il dépend de son attente. Regarde-t-il vers le dehors ou vers le dedans ? Va-t-il entrer ou sortir ? De quel côté le porte son espérance ? Vers où veulent aller ses premiers pas ? Ou, peut-être, ses derniers pas ?

Le seuil est devenu le bloc de pierre ou la pièce de bois qui forme la partie inférieure de l'ouverture d'une porte. On pense presque toujours au seuil d'entrée et non au seuil de sortie. Le seuil est devenu le symbole de l'hospitalité et de l'accueil, de l'offre du gîte comme refuge et asile. Mais le seuil est également le pas de la porte qui permet de sortir du gite, d'aller au-dehors de la maison ou de la caverne. Zarathoustra est celui qui se tient sur le seuil de la grotte pour s'en aller, pour décliner vers les hommes ou, à l'origine, comme Empédocle, pour s'élever vers le cratère du volcan et s'y jeter afin de rejoindre le divin – en y laissant ses sandales. L'étymon de *seuil*, c'est **solium*, croisement de *solum* « partie plate et inférieure d'un tout », « surface de la terre », « sol », et de *solea* « sandale ou garniture de sabot ». Ainsi parle-t-on encore de la *sole du cheval* (dessous de son sabot) et pas seulement du poisson plat « sole », de *l'assolement* des pièces de terre, aussi bien que de la *solive* et de la *console*.

Que tout *sol* redevienne donc un *seuil* !

Que la *sandale* de l'exil redevienne une élévation et non une descente aux Enfers !

Que le *pas* de la porte soit le *pas* du passage, le *passo*, le *port* comme *col* et non comme arrivée après la traversée marine !

Il faut imaginer le seuil comme endroit de la sortie, comme moment du sortir. Se tenir sur le seuil du logis pour contempler le ciel qui s'ouvre, pour voir le temps qu'il fait et prévoir le temps qu'il va faire, pour regarder le chemin qui s'en va et qui nous invite. Il faut imaginer l'homme des cavernes sortant sur le seuil de la grotte pour aller vers l'inconnu qui s'offre à lui et non toujours pour s'y réfugier lorsque l'ours ou le loup n'y est pas. Il faut imaginer les hommes sortant de la Caverne des Idées pour s'en aller en quête du réel. Il faut imaginer que l'*Homo nocturnus* que nous fûmes devienne un *Homo diurnus* véritable. Linné n'a mis que 23 ans pour passer de l'*Homo diurnus* (1735) à l'*Homo sapiens* (1758) – l'espèce qu'il a ainsi nommée *savante* et *sage*, et qui a cru bon de redoubler le qualificatif de *sapiens*, cette espèce folle, n'est toujours pas arrivée à la lumière et à la sagesse, elle ne fait que semblant d'être diurne en inventant le jour artificiel. Nous sommes demeurés mi-nocturnes mi-diurnes, nous dépendons des demeures, des maisons, des cavernes – et lorsque nous sommes obligés de sortir sur le seuil, nous n'avons qu'une hâte, trouver un autre gîte, un autre terrier, une autre grotte : le seuil d'un autre refuge qui enfin nous accueille au moins pour la nuit. Nous ne pensons qu'à

rentrer – nous pensons essentiellement le *rentrer* et non le *sortir*. Pas même l'*entrer* – le *r*entrer. Presque toutes les religions et les philosophies sont nostalgiques. Nostalgie de l'Être, nostalgie de l'Origine, nostalgie du Paradis perdu, nostalgie de l'Âge d'or, nostalgie de la Vérité, nostalgie des Idées, de l'Etat de Nature, de l'Egalité, de la Fraternité, du Bien commun, de l'Amour ou de la Société idéale… Nostalgie de l'outre – de l'*utérus*… Voici le lit de la Métaphysique, de l'Ontologie, de la Transcendance – devenu divan de la Psychanalyse et Laboratoire de la Science.

La Nostalgie est la *maladie du retour*. Le mot est moderne, du latin scientifique *nostalgia*, inventé par un jeune futur médecin en 1688 (Johannes Hofer, de Mulhouse, étudiant de 19 ans, pour sa thèse secondaire soutenue à Bâle devant Johann Jakob Harder – qui se l'attribue). *Nostalgia*, de νόστος (« retour ») et ἄλγος (douleur) : la maladie que décrivent le jeune médecin alsacien et son professeur bâlois est celle des mercenaires suisses, engagés par la monarchie française (et les états italiens dont le Vatican), qui dépérissent, tombent malades et parfois meurent, d'avoir quitté leurs alpages. La pathologie deviendra sentiment avec le préromantisme du XVIII^e^ siècle…

L'Exil est Nostalgique. Pays perdu, habit, habitation, habitudes perdues. La langue seule demeure – puis-je y bâtir ma demeure ? Tant que le perdu perdure impossible de s'en sortir.

Puis-je renverser le cours nostalgique de l'exil, retourner l'*exit* comme souffrance de la perte et du manque devenus désir de retour, en autre chose que le besoin et la nécessité de *rentrer* – ou au moins d'*entrer* ? Est-il possible que l'*exit* ne se métamorphose pas immédiatement en *introït*, voire en *regressus* ? Comment le seuil de sortie devient-il immanquablement seuil d'entrée voire de rentrée ? Comment sauver le seuil de sortie ?

Je suis sur le pas de la porte, sur le terre-plein devant la caverne, de plain-pied avec le monde. J'ai dormi la porte ouverte, je regarde le ciel, le temps qu'il fait et les chemins qui s'offrent à moi.

Je sors.

*Exit*.

Je pars.

Exil.

*

En partant j'essaie de ne pas me retourner. Pourquoi se retourner si c'est l'Enfer que je quitte ? Pour voir quoi ? Comment l'Enfer brûle ? Comment Sodome et Gomorrhe se consument ? L'épouse de Loth se retourne mais on

ne sait pas pourquoi. Est-elle attachée à sa ville, à sa famille, à ceux qu'elle laisse derrière elle, cherche-t-elle ses filles, qui deviendront les amantes de leur père ? Elle est pétrifiée en statue de sel car elle a enfreint le commandement des anges qui recommandaient l'exil. La statue de sel, est-ce le regret ? Qui donc est le sel de la terre ? Est-ce le désir de voir ce que l'on ne doit pas voir ? Qu'est-ce qui est interdit de voir ? L'objet de l'amour ou la foudre de la haine ? Et Orphée ? Il désire savoir si Eurydice le suit toujours – *hic, ne deficeret, metuens avidusque videndi flexit amans oculos* : « par peur qu'elle ne l'abandonne et désir avide de la voir, l'amoureux tourna les yeux ». La peur et le désir du perdu – le *fascinus* de l'amour et la fascination pour la mort. Le sexe et l'effroi.

Peut-être qu'il ne faut regarder ni l'amour ni la mort en face – *le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement*.

Vouloir rentrer quand on est sur le seuil au moment de partir, c'est désirer le sommeil ou la mort, l'amour perdu ou les ombres du souvenir – la grotte, l'outre-utérus, le sous-sol, les Enfers, le royaume des ombres, le monde des morts.

Je suis sur le seuil, je ne me retourne plus. Je pars sans tourner les yeux. En partant j'abandonne mon habitation, je laisse mes habits, je délaisse mes habitudes. Comment survivre ? Puis-je aller ainsi nu ? Que me reste-t-il ? *Le ciel pour couverture, la terre comme oreiller*. Tout le monde n'est pas Li Baï et chacun n'est pas Diogène de Sinope. On se demande d'abord où l'on va pouvoir dormir, qui va nous accueillir, ce que l'on pourra manger, comment on pourra trouver d'autres habits. Habiter ailleurs, s'habiller différemment, s'habituer à tout ce qui est autre. Suis-je capable de sortir de l'*être-là*, de me dévoiler, de me déshabituer ? Sortir et partir sans se retourner, c'est abandonner l'*habitus*. Que reste-t-il de l'homme sans *habitus* ?

*

Ai-je la capacité de m'habiter moi-même ? Qu'ai-je à l'intérieur de moi pour me soutenir dans l'exil si je n'ai l'espoir, le désir, la volonté – de revenir ? Si l'intériorité est un mythe, que me reste-t-il ?

Il me reste un corps. Je dois apprendre à être mon corps, à l'habiter. Qui nous l'a appris ?

Ce corps a des organes, il possède un intérieur d'une complexité extrême.

Ce corps a une capacité extraordinaire – il renferme *des* capacité*s* inouïes – et nous n'aurions pas d'intériorité ? Mais qu'avons-nous donc appris dans la vie – de la vie ? Qui sommes-nous, nous qui nous croyons supérieurs aux

animaux – et qui ne savons même plus ce que nous pouvons faire de notre corps, qui ne connaissons plus les sources et les ressources incroyables qu'il renferme ? Nous sommes obnubilés par les souvenirs au lieu de nous soucier de mémoire, nous vivons de prothèses à la place d'organes.

Ne parlons même pas du seuil suprême – celui qui a remplacé le mythe de la caverne, le cerneau de noix devenu nef de l'évolution, le morceau d'*intestin* (d'intériorité) replié dans le pot de terre cuite (*testa*, la tête) : le cerveau. La cervelle (le morceau de matière molle que Deleuze, le chasseur de concepts, aimait manger car il pensait dévorer l'intelligence comme le chasseur chamanique croit dévorer des âmes en mangeant la viande du gibier abattu) est devenue le cerveau. Qu'est-ce qu'un cerveau ? Le seuil le plus profond de l'intime (le superlatif de l'intérieur) qui prend en charge toute l'extériorité. Le cerveau est tout le temps dedans et tout le temps dehors. Circonvolution interne dépendant de l'évolution externe. Il est Janus *bifrons* : tourné à la fois vers l'intime dedans et l'extrême dehors.

Ne *parlons* que de la *langue*.

La langue est le seuil le plus évident entre l'interne et l'externe. Avec elle je mange et je bois : je fais transiter la nourriture de l'extérieur vers l'intérieur. Avec ma langue je parle : je fais passer ce que j'ai appris (comment j'ai été élevé : *nourri* en ancien français) de l'interne vers l'externe.

La langue est le seuil le plus subtil entre toutes les dichotomies : entre la chair et l'esprit, entre le matériel et le spirituel, entre l'étendue et la pensée, entre l'individu et le groupe.

La langue est le temple du *goût* : organe de la sapidité, des saveurs – elle est également celui du savoir. Car *sapere* qui est l'étymon de *savoir* signifiait d'abord « avoir de la saveur, du goût » – et partant « connaître » et « être sage ». Le *sapiens* a oublié qu'il voulait d'abord dire celui qui a du goût, qui connaît les saveurs. Le sage a d'abord été l'homme du goût, l'homme de goût – avant d'être le détenteur de la sagesse.

Dans l'exil, ce que j'ai de plus précieux c'est ma langue. Je vais goûter tout le reste qui m'est donné – mais surtout je garde en moi jusqu'à la mort mon acheminement vers la parole. La mémoire linguistique est ce qui me restera de plus profond – mais aussi de plus visible et de plus audible par autrui – de l'origine de l'exil. La langue est le Trésor ignoré de celui qui n'est pas en exil. Celui qui a plusieurs langues dès le départ, avant le départ, celui-là pourra franchir plus de seuils de survie que les autres. C'est ce qui a sauvé Semprun à Buchenwald, ce qui a permis à beaucoup de Russes de vivre plus facilement en exil, ce qui fait la richesse de n'importe quel Africain émigré –

qui possède déjà deux ou trois langues en plus de celle de l'ancien colonisateur. Mais, même à ne regarder qu'une génération (symbolique) de Russes, entre Tsvetaeva, Biely, Bounine… – combien qui étaient polyglottes avant l'exil et qui ont écrit une partie de leur œuvre dans une de ces autres langues (allemand et français pour Tsvetaeva) ont quand même poursuivi l'essentiel de leur œuvre en russe ! Seul Nabokov paraît déroger à la règle dès son arrivée aux Etats Unis (1940) – en particulier après le succès de *Lolita* écrit en anglais (1958, traduit par lui-même en russe neuf ans plus tard). Nabokov aura écrit en trois langues et sera devenu écrivain américain à part entière après être passé par le français (et dans une moindre mesure l'allemand). Il déclarait en 1964 : « Je suis un écrivain américain, né en Russie et formé en Angleterre où j'ai étudié la littérature française avant de passer quinze ans en Allemagne » … alors qu'il vit depuis 1961 en Suisse où il mourra en 1977… Mais qui sait que Nabokov – qui était, dit-il, trilingue russe-anglais-français *de naissance* – s'est longtemps empêché dans l'exil non seulement d'écrire mais de parler ces autres langues (d'abord l'allemand, première langue d'exil, puis le français) pour protéger sa première langue d'écriture ?

Une seule langue de chair mais une pluralité de langues pour la parole, et l'écriture qui se fixe au-dehors du corps alternativement dans un langage puis un autre. La pluralité des langues et la multiplicité des langages nous obligent à la traduction et à la transcription, dessinant un labyrinthe de seuils qui permettent de passer dans tous les sens. Aucun sens interdit – mais à chaque fois c'est une rivière qui est traversée, parfois un fleuve ou un océan. Et le courant de l'Histoire emporte la barque dans un sens plus que dans un autre : ainsi le latin fut dominant en Europe pendant plus de mille ans, et l'arabe, et le mandarin, et aujourd'hui l'anglais. Encore une fois, il s'agit, pour demeurer libre, d'inverser le courant dominant des traductions – de remonter avec la barque la rivière à l'envers. Mais aujourd'hui c'est sur l'océan qu'il faudrait ramer sans cesse à contre-courant : Claude Hagège estimait en l'an 2000 qu'au rythme actuel de la disparition des langues (phénomène en soi historiquement normal) la moitié des langues aurait disparu dans cent ans. Dans leur propre pays d'origine, les langues sont souvent en exil. Les écrivains de l'Inde d'aujourd'hui, qui écrivaient essentiellement en anglais – en exil à l'intérieur de leur pays même – commencent parfois à re-privilégier une de leurs langues natives, surtout le Hindi, le Bengali et le Tamoul, mais il y a 860 langues « indiennes » dont 22 reconnues pas la Constitution fédérale… On comprend pourquoi la dispersion des langues fut figurée par la Tour de Babel.

Le mythe de Babel est lié directement à l'exil, puisque chaque peuple, suite à la « dispersion » des langues, se disperse à la surface de la Terre. La fragmentation des langues préfigure l'exil. Dans sa version de 1563 Pieter Brueghel l'Ancien figure la « Grande Tour de Babel » de manière étrange : élevée en spirale, inachevée de tous côtés, elle se présente en coupe, toutes les galeries internes débouchant sur le vide extérieur. À la manière d'un Colisée inversé, les arcades donnent sur le dehors et non sur un amphithéâtre intérieur. Chaque galerie, chaque arcade, chaque porte ouvre ainsi sur l'abîme du dehors. Aucun seuil interne. *Tous les seuils donnent sur le dehors*. Aucune entrée, que des sorties. Ainsi est figurée la dispersion, ainsi est figuré l'exil. La démesure de l'espèce humaine qui veut atteindre le ciel se retourne en chute annoncée, puis en dispersion des peuples – c'est-à-dire bien plus qu'en exil : en éclatements multiples, en exodes généralisés, en explosions à la surface de toute la Terre. La Tour de Babel ne présente ici que des seuils, des *seuils nus*, dans un labyrinthe qui est bien plus externe qu'interne.

Quel est au fond, au jour d'aujourd'hui, l'enjeu de l'espèce humaine – qui a désormais investi la Terre entière, éliminant les autres espèces, exploitant à mort les autres règnes ? C'est peut-être d'inverser la signification de cette dispersion interprétée comme une condamnation, un malheur, une malédiction. La multiplication des seuils, la profusion des langues, l'explosion des différences, l'éclatement des peuples, la multitude des exils – sont des richesses inouïes. À nous d'inverser les exodes maudits et les exils forcés en fécondité. *Car la division des cellules qui ouvre sur leur multiplication est la caractéristique principale de la vie et non de la mort*.

*

Edmond Jabès – Juif égyptien exilé en France, qui a choisi la langue française pour écrire – écrit dans *Le Livre des Ressemblances*, au seuil de la troisième partie « L'Ineffaçable L'Inaperçu » qui bute par trois fois sur le seuil avant de l'atteindre, et débute par « *À la recherche du seuil* » :

« Le seuil c'est, peut-être, la mort ».

Ou, peut-être, la vie ?

La naissance ?

La re-naissance ?

Ensuite viennent successivement « *L'avant avant-seuil* » puis « *L'avant-seuil* » puis « *Le seuil* » puis enfin « *Seul* ».

« *Seul* » est au-delà du seuil – il lui manque la lettre la plus frêle, le *i* qui vaut à peine plus qu'un iota. « *Seul* » n'est plus un seuil. C'est l'Exil lui-même.

« *Seul* » commence par la parabole des *Trois exils de Dieu* :

LES TROIS EXILS DE DIEU.

« L'exil est aussi un choix »

. . .

« Trois fois, Dieu S'exila : dans le Nom, dans l'éclatement du Nom et dans l'effacement de cet éclatement.

« Tu vivras, dans chaque parole, ces trois exils »

. . .

(« Comme son Dieu, l'homme s'exila trois fois : dans la présence, dans l'absence, et dans la ressemblance »).

L'exil est l'origine de l'œuvre de Jabès, son site, son non-lieu, le lieu de son absence de lieu. Alors seulement l'œuvre écrite peut devenir le Lieu. L'écriture n'est plus la présence, ni même le lieu de l'absence de la présence – mais peut-être le lieu de la présence de cette absence. Le Nom de cette présence de l'absence était Dieu. Mais le Nom de Dieu est perdu depuis toujours, et l'écriture, après l'avoir cherché, pallie son vide, occupe sa place. Le lieu vide de Dieu devient écrit, dans l'espérance folle d'une ressemblance entre l'Inaperçu et l'Ineffaçable.

Ecrire : Dieu, Lieu.

*

Les Exilés avaient si rarement réussi à métamorphoser les *Tristes* en *Liés*, la *Tristesse* en *Liesse*. . .

Quelques exceptions, parmi les plus Grands Exilés, approchèrent cette métamorphose qu'Ovide lui-même tenta, malgré ses *Tristia*, en apprenant les langues lui permettant de passer le seuil de communication avec les habitants de la contrée de l'exil : les langues Thrace, Sarmate et Gète.

Voici quelques uns de ces Grands Exilés, Bannis, ou Proscrits – qui n'ont pu devenir *eux-mêmes* que dans l'exil, par l'exil.

- Voici Pythagore, sur le seuil de sa grotte accrochée au flanc du mont Vighla, dominant le golfe de Marathokambos, sur la côte sud de Samos – fuyant le tyran Polycrate, regardant la mer qui s'ouvre devant lui jusqu'à l'Egypte, sans savoir que c'est à Crotone et Métaponte qu'il fondera sa communauté.

- Voici *Saint Alexis*, qui est avec la *Chanson de Roland* notre premier texte conservé en Français (XI$^{ème}$ siècle) :

| | |
|---|---|
| Bons fut li secles al tens ancienur | Le monde était bon dans l'ancien temps |
| . . . | . . . |
| . . . | . . . |
| Bons fut li secles ; jamais n'ert si vailant. | Le monde était bon : il ne vaudra jamais autant. |
| Velz est e fraisles, tut s'en vat declinant, | Il est devenu vieux et faible, tout entier déclinant |
| Si' st ampairet, tut bien vait remanant. | Il a tant empiré que tout le bien s'est égaré. |

Alexis s'enfuit de chez lui, abandonne père, mère et épouse, quitte Rome (nom donné à Constantinople) et s'en va mener en Syrie une vie de mendiant errant. Revenu à Rome des années plus tard, le pauvre hère finit par se faire héberger dans sa propre maison, sans que personne ne le reconnaisse, logeant sous l'escalier de service. Il n'est reconnu de ses parents qu'à sa mort.

| | |
|---|---|
| Suz le degret ou il gist e converset, | Sous l'escalier où il gît et demeure |
| Iloc deduit ledement sa poverte. | Il vit avec joie sa pauvreté |
| Li serf sum pedre ki la maisnede servent, | Les serviteurs de son père qui font le ménage |
| Lour lavadures li getent sur la teste ; | Lui jettent leur eau sale sur la tête |
| Ne s'en curucet net il nes en apelet. | Il ne s'en courrouce ni ne les accuse. |

- Voici Dante, qui re-parcourt dans sa *Divina Commedia* le chemin de sa vie, qui a quitté *il mio bel San Giovanni*, en prolongeant le monde vivant de tous les mondes des Anciens puis de tout l'Univers imaginable, en franchissant un à un tous les seuils possibles, les bouges, les cercles de l'*Inferno*, puis les corniches, les sentiers escarpés de la Montagne du *Purgatorio*, puis chaque sphère du *Paradiso*, pour enfin rejoindre grâce à *L'ardor del desiderio* – l'ardeur du désir – la Joie suprême.

- Voici Spinoza, juif portugais aux Provinces Unies, excommunié par le Conseil des rabbins, suspecté d'athéisme par les Réformés comme par les Catholiques, renonçant à publier de son vivant son *Ethique*, la parachevant deux ans avant sa mort par l'apologie du degré suprême de la joie, la *Béatitude*, définie par elle-même, absolument, et non comme dépendance d'une

autre vertu. C'est la dernière proposition de la dernière partie, *De libertate humana*, qui commence ainsi :

> Beatitudo non est virtutis praemium, sed ipsa virtus
> « La Béatitude n'est pas le prix de la vertu, mais la vertu elle-même » (traduction Charles Appuhn)

La joie suprême, la béatitude, n'est pas une récompense, une conséquence, elle ne résulte d'aucun autre acte que du travail sur soi, par soi, dans la solitude de soi à soi, dans une manière d'exil intérieur qui n'est pas du tout coupure avec le monde, mais cheminement difficile, pas à pas, de seuil en seuil, à travers ce monde, acheminement vers soi-même comme être *libre* – au bout d'un chemin que l'*Ethiqu*e entière a dessiné, comme le dit le dernier scolie qui l'achève :

> Si jam via, quam ad haec ducere ostendi, perardua videatur, inveniri tamen potest. Et sane arduum debet esse, quod adeo raro reperitur
> « Si la voie que j'ai montré qui y conduit, paraît être extrêmement ardue, encore y peut-on entrer. Et cela certes doit être ardu qui est trouvé si rarement » (traduction Charles Appuhn).

- Voici Hugo :

*Je t'aime, exil! douleur, je t'aime!*
*Tristesse, sois mon diadème!*
*Je t'aime, altière pauvreté!*
*J'aime ma porte aux vents battue.*
*J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme*
…
*Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis! Si même*
*Ils ne sont plus que cent, je brave encore Sylla,*
*S'il en demeure dix, je serai le dixième.*
*Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!*

*

- Voici Li Bai, « L'Immortel Banni sur terre », surnom donné par He Zhi-zhang. Il l'évoque avec tendresse dans son poème *Devant le vin, je me souviens du seigneur He* :

Il me surnomma « L'Immortel Banni »
Cet amoureux du vin
N'est aujourd'hui que poussière
A l'ombre des sapins

He Zhi-zhang avait écrit un quatrain très célèbre qui fait penser au *Saint Alexis* :

*Retour au pays*

Enfant, j'ai quitté ma maison, vieillard j'y suis revenu.
Mon accent du pays sonne comme jadis, seules mes tempes sont maintenant d'ombre grise
Nul ne me reconnaît, en souriant les enfants m'interrogent :
« De quel pays viens-tu, étranger ? »

Quand Li Bai fut exilé à Ye-lang – qu'il n'atteindra jamais, remontant le Yang Tse pendant plus d'un an jusqu'au passage des Trois Gorges, avant d'apprendre enfin qu'il a été gracié et faire demi-tour – entre les accès de tristesse la joie revient, avec le vin, la griserie de l'inconnu et la découverte des Montagnes de l'Ouest. Ainsi compose-t-il allègrement son poème *Depuis Ba-dong, je passe avec ma jonque les gorges de Ju-tang, je monte au sommet du mont Wu et le soir, je descends et inscris ce poème sur une falaise :*

Sur le fleuve, j'ai déjà parcouru
des milliers de lis
et j'ai vu la lune
au-dessus des eaux
quinze fois s'arrondir
…
Levant les yeux
vers l'azur du ciel,
l'azur du ciel proche à le toucher,
je me demande
où s'est perdu
le Fleuve céleste ?
Je scrute les nuages et devine
la silhouette
du mont du Platane Vert.
Cerné par les eaux,
Je comprends mieux

La vraie nature du monde.
Je vais çà et là,
au soleil mourant,
conscient du sens magique
de ce que j'ai vu.
Les congères de neige illuminent
les vallées vides,
un vent triste chantonne
dans les branches
de la forêt.
Je reviens dans la dernière lueur
du crépuscule,
mon enchantement et ma ferveur
ne sont nullement épuisés!
Le long du fleuve glacial,
bientôt s'élèvera
le hurlement des singes.
. . .
Je prends ma canne
et je rejoins
ma barque solitaire.

Du Fu, autre errant – autre exilé de l'intérieur, exilé volontaire, préférant un poste de Lettré indigne de lui, sur les marches de l'Empire, plutôt que de ne pas être libre – écrit à Li Baï, communiant avec lui par le poème qui franchit en rêve tous les seuils interdits :

*Je rêve de Li Baï*

Les nuages dérivent
tout au long du jour,
mais le voyageur n'est toujours pas de retour.
Trois nuits à la suite,
tu apparais dans mes rêves
. . .
Devant la porte tu t'arrêtes
et, hésitant, tu grattes
tes cheveux blancs

- La liste des exceptions est inachevée, inachevable, car celui qui parvient au bonheur parfait est sans écriture, sans trace, sans legs – et il échappe à nos mémoires.

*

Après un premier voyage aux Provinces Unies à l'âge de 22 ans, qui le mène ensuite jusqu'au Danemark puis en Allemagne où il s'engage dans les troupes de Duc de Bavière, pour finalement renoncer à la vie militaire afin d'entreprendre un grand voyage qui le mènera pendant deux ans en Italie, Descartes fuit la France en 1628 pour retrouver la Hollande. Il ne reviendra en France que lors de brèves incursions.

Il a 32 ans.

Il demeurera aux Provinces Unies jusqu'en 1649, date de son départ pour la Suède. Ses résidences y furent successivement : Franeker, 1629 ; Amsterdam, 1630 ; Deventer, 1632 ; Amsterdam ,1633 ; Utrecht, 1635 ; Leyde, 1636 ; Santport, 1637 ; Leyde, 1640 ; Endegeest, 1641 ; Egmont du Hoef ; Egmont, 1644.

Puis il partit pour la Suède en septembre 1649 sur l'invitation de la reine Christine et il mourut à Stockholm le 11 février 1650. Louis XIV envoya plus de dix ans après un émissaire pour récupérer la dépouille et finalement le corps fut exhumé en 1667 et rapatrié en France – mais le crâne avait disparu. Les restes du corps furent ré-inhumés à Sainte-Geneviève-du-Mont, puis ré-exhumés et re-réinhumés en 1819 dans l'église de Saint Germain-des-Prés. Le crâne manquait toujours. Retrouvé en Suède deux ans plus tard, il revient enfin en France et est reçu officiellement à l'Académie des Sciences par Cuvier le lundi 30 avril 1821. Il redisparaîtra au siècle dernier et fut tout simplement localisé sur le bureau du Directeur du Musée de l'Homme.

*

Qui a dit : « Ne dites pas : mourir ; dites : naître » ?

*

*Sortir, c'est vivre ;*
*rentrer, c'est mourir.*

*Trois hommes sur dix sont sur le chemin de la vie.*
*Trois hommes sur dix sont sur le chemin de la mort.*
*Trois hommes sur dix qui étaient sur le*
*chemin de la vie*

*s'acheminent prématurément vers*
*la terre de mort ;*
*pourquoi cela ?*
*Parce qu'ils aiment trop la vie.*

*J'ai ouï dire que celui qui sait se ménager*
*ne rencontre ni rhinocéros ni tigre*
*lorsqu'il voyage par la terre*
*et qu'il ne porte ni cuirasse ni armes*
*lorsqu'il pénètre au sein de l'armée adverse.*

*Le rhinocéros ne trouve pas d'endroit où l'encorner.*
*Le tigre ne trouve pas d'endroit où le griffer.*
*L'arme ne trouve pas d'endroit où le percer.*
*Pourquoi cela ?*
*Aucun endroit sur lui ne s'ouvre pour la mort.*

Lao Zi, l'homme qui ne voulait pas sortir du ventre maternel et naquit à l'âge de 62, 72 ou 81 ans